

#### Ligne 4.

#### Départ et arrivée : gare de Liège Guillemins

#### Première histoire : où l'accent liégeois prend sa source

Si vous demandez aux Liégeois d'où vient le nom de leur ville, vous aurez droit aux réponses les plus variées. Mais allez voir plutôt du côté des historiens : vous pourrez alors écrire un dictionnaire d'étymologie en deux volumes. A l'origine du nom « Liège » vous trouverez un fleuve (la légia), des marais (lutétia), des souris (lucot que l'on entend dans lucotaekia), un lion (leo), et pas n'importe lequel puisqu'il s'agit du lion de dieu (leodium), une terre publique (leudicus), et bien d'autres choses encore.

Quant à savoir ce qui justifie chacune de ces origines, on vous répondra laconiquement que tout dépend des sources. Et des sources, à Liège, justement, il y en a eu. Autrefois.

Autrefois, tout n'était que sources, ruisselets, ruisseaux, rivières et eaux qui dégringolaient des collines en chantant. Et si nos sources sont bonnes et vivantes, comme elles l'étaient alors, c'est ce chant qui a forgé la langue de ceux qui vivaient là. Car dans les temps anciens les choses du monde se glissaient dans la langue des gens. Dans les temps anciens, les choses du monde donnaient à la voix des gens son rythme, son souffle et parfois même sa couleur. Aux confins des déserts lointains, les gens parlaient vent du sable. Au cœur des forêts les feuilles bruissaient dans les cordes vocales.

A Liège donc, en ces temps-là, les gens chantaient en parlant, comme l'eau leur avait appris à le faire : le parler des gens répétait la musique des sources. Il dévalait joyeux en chaque début de phrase, comme le faisaient les ruisseaux descendant la colline ; il s'apaisait en chaque fin, on l'entendait se ralentir sur les dernières voyelles, pour les traîner un peu, comme quand les rivières s'épandent dans le fleuve et dans les marécages pour s'y endormir. Et l'on pouvait dire, à écouter les gens parler, à suivre le rythme de leurs phrases, que les gens d'ici vivaient près de sources, de fleuves et de marécages.

Il en reste encore quelques traces dans l'accent des gens d'ici. Ecoutez-les, si vous fermez les yeux et prêtez votre oreille, vous retrouverez les paysages qui ont formé leur manière de chanter la langue. Ecoutez le rythme des mots dans les phrases, écoutez les Liégeois parler. Ce qui fait leur accent n'est rien d'autre que le chant lointain de sources vivaces, de minuscules cascades et d'embouchures apaisées. Ce sont elles qui ont donné à la langue de leurs ancêtres la marque d'ici. Les Liégeois font, à chaque mot, à chaque phrase, revivre la vie des ruisseaux, des rivières, du fleuve et des marais, ceux-là mêmes qui ont autrefois forgé le rythme de leur langue, qui lui ont donné sa musique et ses inflexions. Et vous retrouverez, vivant encore dans le parler d'aujourd'hui, cette alternance d'une eau qui bondit en sa source puis se ralentit et se traîne quelque peu en sa fin, à son arrivée dans les eaux plus lourdes qui s'endorment dans la vallée.

*[Ici, il faudrait passer quelques secondes d'enregistrement de personnes parlant, en bruit de fond, avec un accent liégeois prononcé, comme en sourdine, de façon à ne pas pouvoir distinguer ce qu'ils disent, mais percevoir le chant des intonations. Les bruits s'estompent progressivement au cours de la lecture des lignes qui suivent]*

Sans doute est ce pour ne pas perdre cette mémoire que certains prétendent que c'est une rivière qui a donné à Liège son nom, et que d'autres se plaisent à penser qu'elle s'appelait Lutetia — comme Paris sa voisine— ce qui signifie le marais. La langue de Paris ne garde toutefois, de cette longue histoire, aucune trace. Les gens de là-bas ont appris à parler la langue des rues et du béton, qui est un accent dont personne ne se moque, mais qui ne fait revivre que peu d'histoires. Et, il est fort heureux que chez nous, ceux qui ont asséché les marais, tari les ruisseaux, couvert les rivières et enterré le fleuve, n'ont réussi ni à assécher la langue, ni à lui faire perdre ce qui, en ces temps à présent oubliés, entraînait le parler à sa suite.

## Deuxième histoire. Des souris et des hommes

Liège, autrefois, se serait appelée Lucotaekia. Et ce nom viendrait de lucot : la souris. Liège aurait donc été une ville aux souris ? Pourquoi pas, s'il s'agit de rappeler ce qui tend à s'oublier, s'il s'agit de rappeler que toutes nos histoires sont des histoires d'hommes et d'animaux, et que les animaux ont toujours accompagné les hommes dans leurs périples. Les loups seraient devenus nos chiens en accompagnant les campements des chasseurs nomades. Ils ont appris à chasser avec eux et les hommes ont appris à devenir chasseurs avec chiens. Et les chiens ont enseigné aux hommes des nouvelles formes d'amitiés, de celles qui lient des espèces différentes. Les rats ont colonisé la terre en montant sur les bateaux des hommes qui eux-mêmes partaient la coloniser ; et les puces ont suivi en montant sur les rats qui montaient sur les bateaux des hommes ; et les malheurs de la colonisation et de la peste ont tracé les mêmes routes sur les cartes du monde.

Puis, quand les hommes sont devenus plus sédentaires, les animaux se sont installés avec eux dans les villages et aussi dans les villes. Alors, les souris qui sont bien paisibles et qui aiment leur confort ont vécu au plus près des hommes. On pense qu'elles nourrissaient le projet bien ambitieux mais très sympathique de s'en faire aimer. Ce projet— faut-il le préciser ?— n'a jamais vraiment abouti. Sauf peut-être à Liège. De cette histoire, il est vrai qu'on ne trouve nulle trace écrite, mais nous ne l'avons pas inventée. Liège aurait été la ville, peut-être même la seule ville au monde, où les hommes ont accueilli, avec une bienveillance joviale, les souris. On peut spéculer sur les raisons, les versions pourraient proliférer sur ces questions. On ne peut en fait pas vraiment savoir. Il en est de cette histoire comme des histoires d'amour : une fois qu'on n'aime plus, on se demande comment on a pu aimer. Nous ne sommes plus le peuple qui aimait les souris, cette relation nous est devenue étrangère et dès lors incompréhensible. Peut-être faut-il envisager, pour retrouver une explication plausible, d'en revenir au fait que les souris ont donné à la ville son nom. Il nous faut raisonner *logiquement, par déduction*. Seul un acte héroïque, ou une conduite exemplaire, justifie généralement ce type de choix. On peut par exemple imaginer que les souris ont dû vouloir se rendre utiles. Cela renforce les liens. Pensez, la seule ville au monde où on les aimait, cela méritait bien quelques efforts. Nous n'avons alors qu'une explication possible : Liège s'est appelée Lucotaekia, de lucot, la souris, parce que la ville fut autrefois sauvée par les souris. L'hypothèse est hasardeuse, on en convient, mais l'histoire a dû être bien jolie. Il serait grand temps que nos historiens s'attèlent à ce travail, et nous retrouve cette histoire. Oui, c'est cela, il est grand temps que nos historiens nous rendent, à nous notre origine, et aux souris l'hommage qui leur est dû.

### Troisième Histoire. Les invasions barbares

L'histoire de Liège peut être racontée comme suit. Si on se fie aux indices et aux sources les plus fiables, Liège, qui ne s'appelait pas encore Liège évidemment, faisait l'objet de toutes les convoitises. Les Barbares, puisque c'est ainsi qu'on nomme généralement les voisins qui vous envahissent régulièrement, prenaient à cœur leur rôle de Barbares : ils mettaient la ville à sac, avec une constance remarquable et un enthousiasme dont on se serait bien passé. Notez qu'ils étaient bien obligés de le faire, puisqu'ils étaient les Barbares : ils n'avaient pas demandé à s'appeler comme cela. Ils le rappelaient d'ailleurs à l'une ou l'autre occasion, au moment de bouter le feu à une maison ou d'occire ses occupants, « on s'excuse mais vous n'aviez pas besoin de nous appeler les Barbares. Il faut être conséquent ». Bon, c'était bien aimable de s'excuser, mais cela ne changeait pas grand-chose et ne réconfortait pas les victimes.

La situation de toutes manières n'était plus tenable. Car les Barbares s'étaient donné le mot, et on venait de toute part, parfois même de très loin, pour mettre la ville à feu et à sang. C'était presque devenu un but d'excursions : « allez, aujourd'hui, on va envahir la ville sans nom ». Car la ville à cette époque était sans nom. C'était juste la ville, du moins quand on était barbare, qu'on allait, régulièrement mettre sens dessus dessous et réduire en cendres.

Certains proposèrent d'ailleurs de remédier à cet anonymat en donnant à la ville sans nom celui de Cité Ardente, puisqu'elle était la plupart du temps en train de brûler suite à l'une ou l'autre attaque.

Notez que les habitants de la ville étaient plutôt favorables à cette idée. Ils se disaient : une fois les incendies éteints et l'origine du terme oubliée, ce qui finira bien par arriver, on pourra penser que notre ville a été baptisée ainsi en raison de l'ardeur de ses habitants. Cela nous vaudrait une bien jolie réputation. Il suffisait d'attendre un peu. Les Barbares finiraient bien par se décourager et l'histoire par s'effacer. Certains se présentaient déjà comme « citoyen ardent » et projetaient même de faire graver de nouvelles cartes de visite. Mais les autorités de la ville, au nom d'une politique à court terme plus réaliste, s'y sont formellement opposées. Ce nom risquait tout au plus, dans l'immédiat, de donner encore plus d'idées à plus de Barbares.

L'histoire leur a donné tort. Certes, dans un premier temps, elle aurait pu leur donner raison. Car à cette époque, les villes se multipliaient, et beaucoup n'avaient pas de nom. Ce qui entraînait d'ailleurs pas mal de confusions et de rendez vous manqués. Vous imaginez : un chef Barbare envoyait un messenger à un de ses collègues, « allons demain envahir et brûler la ville sans nom, on s'amusera mieux à le faire ensemble ». Et ils se retrouvaient, chacun avec leurs troupes, dans deux villes différentes.

Pour remédier efficacement au désordre, rien ne vaut un bon motif militaire. Les Barbares convinrent qu'il était urgent de se mettre d'accord et de donner à la ville un vrai nom. Les autorités qui avaient refusé d'offrir à leurs élus un bel avenir de citoyens ardents allaient d'ailleurs s'en mordre les doigts. Car les Barbares, qui sont des personnes souvent assez frustrés, n'allèrent pas chercher bien loin pour lui trouver un nom. Cette ville semblait n'avoir été créée que pour permettre à tous ceux qui voulaient se défouler de le faire : elle allait donc s'appeler « leud », ce qui en Barbare désigne une chose publique. Cela encouragerait d'intéressantes initiatives guerrières et promettait de belles bagarres en perspective.

Le problème, c'était qu'entre-temps les Romains s'étaient mis de la partie. Ils voulaient avoir leur mot à dire. Et « leud » pour eux, cela ne disait rien. Et puis cela sonnait vraiment trop rude, trop barbare. Les Romains ont donc dit, « on est d'accord sur l'idée, mais il faudrait le dire en latin ». C'était en quelque sorte les tout premiers débuts de l'Europe, on apprenait le difficile exercice de la traduction. Chez nous, ont-ils donc proposé, on dit « Publicus » pour désigner une terre publique. C'est la même chose que « leud » mais cela sonne mieux aux oreilles.

Les Barbares ne voulaient pas en entendre parler. Voilà bien encore, disaient-ils, une habitude impérialiste que de vouloir toujours imposer sa langue aux autres, on vous reconnaît bien là. Personne ne semblait vouloir céder, et on perdait beaucoup de temps dans des discussions interminables alors qu'on aurait pu, pendant ce temps, continuer à mettre les villes à feu et à sang et à s'adonner à de belles frasques belliqueuses, ce qui était beaucoup plus amusant et plus créatif. Alors les Romains et les Barbares ont finalement conclu un accord qui arrangeait tout le monde, sauf évidemment les Liégeois : la ville s'appellerait Leudicus, du « Leud » des Barbares, et de l'« icus » des Romains, qui veut dire la même chose que Publicus puisque c'est la contraction du mot. Et voilà donc la ville nommée. Et nommée avec un drôle de nom, quand on y songe, puisque le résultat du premier compromis politique européen avait abouti, en définitive, à baptiser une ville d'un nom qui dit deux fois la même chose : public-public.

Cette invention, on se doit de le remarquer, aurait pu, si elle avait été suivie, donner naissance à une nouvelle pratique de la langue. Le fait de tout dire deux fois dans des langues différentes constituait, en effet, une véritable révolution linguistique, une forme *inédite*, *polyglotte* et *très rare* de bégaiement : le *bègue-lingue* .

Le bègue-lingue fut donc inventé à Liège, certes par des étrangers à la ville, mais à Liège quand même. Il aurait pu révolutionner toutes les langues du monde.

Car le bègue-lingue, la langue du bégaiement polyglotte, aurait pu devenir, s'il avait fait école, la façon la plus polie de converser avec les étrangers : pas de privilège, pas d'impérialisme. Et si tous les mots de chaque langue avaient fait l'objet d'un tel accord entre les Peuples, on se serait bien mieux compris et entendu, à condition, bien sûr, de se limiter dans l'appariement. L'excès nuit en tout. Deux langues à la fois c'est assez. Si vous en ajoutez, vous allongez d'autant chaque mot, et on n'en sort plus. Dire bonjour prendrait toute la journée, imaginez déjà ce que cela donne si l'on s'en tient à rien que quelques langues : « bonjour-hello-hallo-salve-dagdag-ola-dag-kônichiwa-czesc-nihao ». Un bulletin météo international commencerait au printemps et finirait l'hiver suivant.

Notez que la pratique du bègue-lingue ne s'est pas totalement éteinte, après ce bref sursaut d'inventivité des Romains et des Barbares. Elle a ressurgi des siècles plus tard, ça et là, dans les pays Basques, en Catalogne, en Irlande ou en Belgique, pour ne citer que quelques lieux. Si on considère les panneaux et les plaques portant, le long de nos routes, le nom des villes, une fois qu'on approche des frontières linguistiques, on en trouve une forme très proche. Chez nous, par exemple : Liège-Luik ; Waremme-Borgsworm ; Tongres-Tongereren ; Louvain-Leuven. Je-Ik-vaais-gaan-à-naar-liège-luik : voilà ce que donnerait une phrase en bègue-lingue.

*[On devrait envisager ici comme dans la première histoire, des voix enregistrées en sourdine, qui parlent flamand et français, mais juste en bruit de fond, avec éventuellement, encore plus en arrière fond, la chanson de Dick Annegarn, Maison à vendre, mélangeant les deux langues, et qui va s'estompant progressivement dans la suite du texte]*

Cette pratique linguistique mériterait qu'on s'y intéresse ; ses avantages sont innombrables, son pouvoir révolutionnaire encore mal évalué. Pour les poètes, le bègue-lingue offrira un réservoir inédit de rimes nouvelles. Les enfants élevés jusqu'alors dans deux langues n'en auront plus qu'une à apprendre. Pour les parents et les enseignants, les vertus éducatives du bègue-lingue sont évidentes : je n'aurai pas à te le dire deux fois.

Par ailleurs, et certains de nos bardes modernes en ont déjà tenté l'expérience, d'un point de vue musical, le bègue-lingue donne un rythme très novateur aux chansons. Quant à l'opéra en bègue-lingue, il permettra enfin de se passer de livrets et des sous-titres qui, jusqu'à présent, parasitent la beauté du décor et des costumes et compromettent l'émotion. On pourra pleurer tout à son aise et même s'aveugler dans les larmes sans rien perdre du sens des dialogues.

Quant aux possibilités de conclure de nouveaux accords politiques, elles deviendraient, vous en conviendrez, pratiquement infinies, et sur des sujets bien plus intéressants.

#### **Quatrième histoire. Du bien fondé des animaux dans l'histoire pour lutter contre l'ennui**

La question des origines du nom de Liège a fait l'objet des plus vives controverses. Celles-ci ne sont pas prêtes de s'éteindre. Les historiens ne sont déjà pas d'accord sur l'étymologie : lucot comme souris, lutetia comme marais, légia comme fleuve, leudicus comme terre publique, leodium comme lion de dieu ? Si ce n'était que cela ! Mais ils ne sont pas non plus d'accord sur la manière dont on doit faire l'histoire de Liège.

Pour la plupart des historiens, l'histoire, c'est l'histoire avec un grand H. C'est la science des grandes causes : de belles et grandes batailles sanglantes, des grandes biographies de personnages importants, et de grandes décisions politiques qui arrangent les affaires de presque tout le monde, si on n'est pas trop regardant. Voilà ce qui fait l'histoire. Si Liège veut devenir une grande ville, nous devons lui donner de grandes causes. Alors, pas question, disent ces historiens, de chercher des origines du côté des marécages, des souris, ou même d'un lion. Un peu d'ambition que diable.

Tous les historiens ne sont toutefois pas d'accord sur cette question. Toutes les époques connaissent leurs rebelles et leurs révolutions, l'histoire n'y échappe pas. Ainsi, une petite école de petites histoires s'est formée. Non, ont dit ces historiens, nous ne voulons pas de grandes causes, de belles batailles et de grands personnages. Nous voulons des petites histoires, avec de petites causes, avec de jolies conséquences surprenantes, et surtout nous voulons dans ces histoires, des personnages insignifiants, des êtres anonymes et dérisoires. Leur influence est souvent bien plus décisive. Essayez de comprendre l'histoire sans la peste qui a ravagé le monde et tué tant de gens. Vous ne pourrez pas. Allez encore comprendre la peste sans les rats. Vous ne le pourrez pas non plus. Allez enfin comprendre les rats transportant la peste sans les puces. Vous le pourrez encore moins. Dès lors, les puces sont les véritables acteurs de l'histoire. Il faut donc faire une histoire des puces.

Et si les bactéries peuvent influencer le cours d'une guerre, par exemple en flanquant une sacrée gastro-entérite à tous les combattants et en changeant le cours du monde, il faut alors prévoir une histoire des bactéries. Et il faudra faire bien attention à ne pas confondre les colibacilles et les salmonelles, ce qui serait une erreur aussi condamnable que de dire que Jules César a perdu la bataille de Waterloo. Les puces et les bactéries ne sont bien sûr que des exemples, elles ne sont pas toujours impliquées, elles sont seulement plus visibles parce qu'elles agissent en grand nombre et laissent pas mal de dégâts derrière elles. Mais il faut aussi s'intéresser aux plus discrets, aux travailleurs de l'ombre, à ceux qui changent le cours des choses sans brutalité. Un bon historien est un enquêteur. Il doit pouvoir retrouver, pour chaque révolution, pour chaque événement, pour chaque changement historique, pour chaque progrès, ses véritables et principaux responsables.

C'était donc le crédo du mouvement des historiens dissidents. Il n'a pas eu le succès que ses chercheurs méritaient. Mais on doit noter que malgré les oppositions que ce mouvement a rencontrées dans la plupart des universités, il a réussi à s'implanter à Liège. Et grâce à ces historiens dissidents, nous avons enfin, à Liège, une histoire de notre ville.

On ne peut toutefois pas dire que les choses furent faciles. Cette école de petites histoires a connu des opposants farouches. Mais elle a réussi à se faire un nom. Elle s'est d'abord appelée la Petite Ecole de Petite Histoire (P.E.P.H, prononcez *péf*). Mais après la fameuse recherche sur l'influence des souris dans l'architecture de la ville, l'école a radicalisé ses méthodes et ses choix, et elle fut baptisée la « Petite Ecole de Petite Histoire alternative des Acteurs Dérisoires », la P.é.P.h.a.a.d (prononcez *péfâde*). Toutefois, tout au long de cet exposé, nous opterons pour la dénomination plus économe de « Petite école de petite histoire », voire « Petite école » tout court, en nous refusant à l'emploi commode mais abusif d'acronymes dont un usage inconsidéré finit par donner au texte l'allure d'un manuscrit dactylographié par un chimpanzé ivre-mort. Comme les chimpanzés n'ont rien à voir dans l'histoire de notre ville, il n'est pas utile de leur donner un rôle. Les choses sont déjà assez compliquées comme cela.

Avant les recherches de la petite école de petite histoire, (pour faire court), les historiens de l'université affirmaient que l'origine de Liège viendrait de Leudicus, ce qui aurait voulu dire, toujours selon ces historiens, la chose publique. Comme personne ne proposait rien d'autre et qu'on leur faisait confiance, c'est quand même leur métier, tout le monde était d'accord. Jusqu'à l'arrivée de la petite école. Pour les dissidents de la petite école, la chose publique, ce n'est pas vraiment un acteur. Et c'est encore moins un acteur dérisoire.

Ils avaient quelques raisons de se méfier de Leudicus. Certes, cette étymologie était défendue par un très grand historien de l'Ecole officielle, Godefroid Kurth. Mais les historiens de la petite école, non seulement se méfiaient d'une histoire sans acteur, mais ils avaient surtout des raisons scientifiques sérieuses de contester la théorie de Kurth. Car la thèse de Kurth était simple mais mortellement ennuyeuse. Or, pour les historiens de la petite école, une thèse ennuyeuse ne peut pas être scientifique.

Selon Kurth, le terme « leudicus », « terre publique », prenait son origine dans une décision politique : Liège était une possession de l'état, donc une terre publique, elle avait donc été nommée en conséquence. On le voit, la proposition est simple, lapidaire, clairement énoncée. On ne s'ennuie pas longtemps avec une thèse pareille. Mais on s'ennuie quand même. Dès lors, en dépit du prestige de son auteur et de la simplicité de son énonciation, cette thèse apparut aux yeux des historiens de la petite école, du fait même *de son caractère profondément et radicalement ennuyeux*, sujette à caution. Autant dire complètement fautive.

Car l'histoire est une science, et l'ennui, selon les historiens de la petite école de petite histoire, est le symptôme le plus fiable et le plus irrévocable du caractère non scientifique. Ce diagnostic s'appuie sur ce qu'on a appelé le paradoxe de l'ennui historique (ou dans une version plus technique le paradoxe du non-événement). La version simple de ce paradoxe se présente comme un syllogisme logique, mais en quatre étapes : trois prémisses, une conclusion et son paradoxe, et le tour est joué. Prémisses 1 : Une histoire ennuyeuse est une histoire dans laquelle il ne se passe rien. Or, (prémisse 2), une histoire dans laquelle il ne se passe rien est une histoire sans événements. S'il n'y a pas d'événements, les choses ne peuvent changer (prémisse 3). Donc, (conclusion), si les choses ne changent pas, il n'y a pas d'histoire. De là le paradoxe : une histoire ennuyeuse n'est pas une histoire. C'était exactement le point faible de la thèse de Kurth. Précisons-le, les historiens de la petite école n'avaient rien contre le terme Leudicus lui-même. C'est un joli terme, un peu barbare, un peu romain, cela promettait de belles rencontres, des acteurs différents, du multiculturel. Ils étaient donc d'accord de l'adopter comme racine étymologique de Liège, à condition qu'il soit la conséquence d'une histoire non ennuyeuse. Il fallait plus d'actions et plus d'acteurs, sinon ce n'était pas scientifique.

Evidemment, la petite école de petite histoire avait beau être petite et ses membres peu nombreux, il y en avait toujours un ou l'autre qui n'était pas d'accord. Vous n'aurez jamais une histoire non ennuyeuse avec un terme pareil, disaient-ils. On ferait mieux de chercher une autre origine, ce serait plus sûr. Avec des arguments convaincants, ceux qui se méfiaient de leudicus proposèrent qu'on s'intéresse aux souris : Liège **devait venir** venait de Lucotaekia, ce terme venant lui-même de lucot, la souris. Il fallait mener l'enquête de ce côté.

On n'allait jamais s'en sortir. Alors, on fit comme on sait le faire en Belgique. On trouva un beau compromis. On décida que Liège aurait eu deux origines. Une origine avec de belles batailles et des événements politiques. Le nom aurait été donné par des Barbares et des Romains qui venaient régulièrement conquérir la ville, la brûler et attendre que les habitants la reconstruisent pour recommencer. Voilà une histoire pas ennuyeuse qui concordait bien avec les faits et avec l'étymologie. Liège était bien une terre publique, une sorte de grande fête foraine ou de 15 août en roture si vous préférez. L'autre origine est la suite logique de celle-ci. Elle la complète en quelque sorte. Car vous imaginez bien que les Liégeois ont dû en avoir assez de tous ces gens qui venaient s'amuser à leurs dépens. Ils avaient bien essayé de se défendre, d'ériger des fortifications, de transformer les marais en piège. Mais rien n'y faisait. Les barbares et les romains continuaient de s'en donner à cœur joie. Ce sont, d'après les historiens de la petite école, les souris qui ont apporté la solution. L'ont-elles fait de manière spontanée? Était-ce le hasard ? L'histoire n'est pas très claire, les archives inexistantes. Quelques sources orales mentionnent le fait que les hommes et les souris ont travaillé ensemble. Ces sources semblent cependant sujettes à caution. D'autres affirment, plus prudemment, que c'est en observant les souris que les Liégeois ont trouvé la parade contre les envahisseurs. Une version de compromis, encore un, penche en faveur de l'hypothèse selon laquelle les souris auraient, *de manière délibérée*, montré aux citoyens la manière de procéder, toutefois sans vraiment participer elles-mêmes. Peu importe. Les oies du Capitole ont sauvé Rome, personne ne demande si elles l'ont fait volontairement. Le savoir des souris reste pour nous un mystère, mais nous savons qu'elles en connaissent en matière de souricière. Comment l'histoire s'est passée, les historiens doivent rester modestes, ils n'en savent trop rien, trop de légendes les plus extravagantes et les plus diverses circulent à ce sujet. Mais toutes tombent d'accord sur ce point : les Liégeois ont dû transformer la ville en souricière. Comment comprendre autrement l'existence de ces impasses dont les caves communiquent, de ces ruelles tortueuses, étroites et sombres, de ces rues en carré, de ces voies sans issues ? Autant de pièges où acculer l'ennemi, autant d'endroits où se cacher, autant de labyrinthes où semer un poursuivant. Les souris avaient apporté aux Liégeois ce qu'elles avaient appris des guerres ancestrales avec les hommes, et dont leur mémoire collective et traumatisée avait gardé la trace et le souvenir. C'est ainsi que le prétendent certaines légendes.

De Barbares, à partir de ce moment-là, il y en eut encore quelques fois, certes, mais la vie semblerait-il, a pu reprendre. Et elle reprit. On organisa quelques fêtes pour commémorer le souvenir des invasions et la victoire des habitants. Certains rituels, comme le 15 août ou la descente des étudiants sur la foire d'octobre en seraient, sans équivoque, de lointains vestiges.

La vie reprit. Beaucoup souhaitaient changer le nom de la ville. Garder celui qu'avait donné l'envahisseur était exclu. Il est toutefois difficile, pour une ville de changer radicalement de nom. Aussi, selon certaines sources, c'est en souvenir et en témoignage de leur gratitude, selon d'autres, ce serait pour commémorer la stratégie victorieuse, que les Liégeois firent subir, au nom qu'on avait imposé à leur ville, une entorse. Une entorse légère mais suffisante ; un glissement dyslexique dont les Liégeois de ce temps là espéraient que l'histoire l'adopterait

et garderait son origine en mémoire. Voilà pourquoi, tout simplement, ils nommèrent leur ville, Lucotaekia, la ville des souris.

## Cinquième histoire : l'histoire très sainte de Liège

La question des origines du nom de Liège a fait l'objet des plus vives controverses. Les archives sont rares, la tradition orale pas toujours fiable. Les historiens s'efforcent d'être rigoureux et précis, leurs sources sont rarement à la hauteur de cette exigeante ambition.

En outre, ce qui complique les choses, des motifs divers, souvent intéressés et parfois franchement extravagants, concourent à multiplier les hypothèses. Aussi pourra-t-on légitimement accueillir avec réserve l'étymologie que certains moines ont eu l'audace d'avancer. Celle-ci ne se fonde sur aucun fait avéré, elle relève plutôt de la propagande religieuse. Le nom de Liège, selon ces moines, viendrait de leodium, de Leo Dei : le lion de Dieu. Certes, voilà un animal plus noble que la souris. Mais notre histoire, heureusement, s'est démocratisée. Les temps sont révolus où l'on pouvait y entrer sur simple présentation d'un arbre généalogique prestigieux. On s'en doute, ce lion qui aurait donné son nom à la ville n'est qu'une simple métaphore. Le véritable héros de cette histoire n'est pas un animal, mais Saint Lambert, patron de la cité et célèbre martyr nommé lion de Dieu en raison de sa force de caractère et son courage.

Plus plausible car moins entachée de motifs idéologiques nous apparaît une tradition qui fait remonter la naissance de la ville au personnage de Saint Monulphe. Monulphe, qui n'était pas encore saint, bien entendu, cherchait une ville à fonder. Ce fut, précisons-le, la mode à certaines époques : tout le monde voulait fonder une ville. On remarquera d'ailleurs à cet égard que cette tendance depuis peu s'inverse et qu'à présent, il est de bon ton de chercher plutôt à fonder des campagnes. Mais comme tout le monde se précipite aux mêmes endroits pas trop éloignés de la ville pour fonder une campagne, et qu'en outre la campagne devient rare, cela finit par produire le contraire de ce qu'on avait espéré, en l'occurrence une très grande quantité de villes à la campagne.

Les hasards de sa route conduisirent Monulphe à Chèvremont. Enfin, quand on parle des hasards de la route, c'est une façon de dire. Il faut plutôt d'abord envisager que Dieu, qui lui avait soufflé cette idée de fonder une ville (ce genre d'idée est d'ailleurs plus facile à défendre et à mener si vous la tenez de quelqu'un de puissant), et qui savait exactement où il voulait que sa volonté soit faite, est intervenu. Dieu, ne l'oublions pas connaît le passé, le futur et les lotissements d'avenir, les voies impénétrables et les chemins les plus appropriés : il est probable qu'il ait guidé Monulphe en suivant ce qui deviendra la ligne 31, histoire que Monulphe ne se perde pas en chemin et ne gaspille le précieux temps qu'il devait consacrer à fonder la ville dont Dieu devait rêver. Arrivé à Chèvremont, Monulphe s'arrêta quelques instants pour admirer le point de vue, ce qui, en l'occurrence, n'était pas du gaspillage puisque Dieu, qui est le réel inventeur des jeux de pistes, l'avait prévu et comptait lui donner un indice sans lequel on ne voit pas très bien comment Monulphe aurait pu trouver une ville qui n'existait pas encore. Dieu a inventé un système de signalisation très sophistiqué pour ces cas de figures tout aussi rares qu'extrêmes.

Au loin, dans la direction de Liège, ce qui est une façon de dire puisque Liège n'existait pas encore, Monulphe vit donc une croix lumineuse tomber du ciel. Cette croix lumineuse a dû lui paraître bizarre, ce qui était le but de la manœuvre divine, quoique, allez savoir, avec les saints, il leur arrive souvent des choses peu ordinaires (sinon ils ne deviendraient jamais saints) qui finissent par émousser leur sens commun. Monulphe reçut à ce moment sa nouvelle feuille de route. On ne sait pas précisément sous quelle forme elle lui parvint, mais elle lui enjoignait de changer de trajet, d'emprunter la ligne 4, il y a une correspondance à l'heure 27, et se rendre là où la croix était tombée. Là, toujours d'après les indications, il devrait croiser un fleuve, appelé Liège, y fonder la ville qui devrait porter ce nom et gagner la postérité et pas mal de béatitude.

Monulphe ne se le fit pas dire deux fois, il emprunta donc la ligne 4, se rendit au bord de ce que Dieu avait dit être un fleuve, et tomba sur un minuscule ruisseau. C'était un ridicule petit cours d'eau. Visiblement, il devait y avoir un problème de communication. Ou alors Dieu ferait mieux de revoir la fiabilité de ses cartes. Bref, Monulphe allait faire demi-tour quand une brebis, qui passait à côté de l'eau, tomba dans le ruisseau et manqua de se noyer. Tout porte à croire que Dieu, dont de nombreux témoignages assurent qu'il s'y connaît bien en agneaux et en moutons et qu'il ne recule pas toujours devant les sacrifices, a dû, devant l'imminence de l'échec, pousser cette brebis.

De fait, on reconnaît là son sens stratégique, le plan était un peu bricolé mais divinement orchestré : aussitôt la bête dans l'eau, un berger, sorti d'on ne sait où, la secourut, et l'admonesta vigoureusement en criant que vraiment quelque chose n'allait pas avec cette *liège* dans laquelle ses moutons se précipitaient. « Liège », le berger avait dit « Liège ». Il n'y avait donc pas d'erreur de carte, juste un problème d'échelle et de vocabulaire. Monulphe comprit alors qu'il était arrivé, retroussa ses manches, déposa ses valises et fonda la ville, sa sanctification désormais assurée. Quant aux moutons, on peut penser qu'ils durent sans doute aller paître ailleurs, la pastorale chrétienne avait, quant à elle, assez à faire avec ses propres brebis égarées.

